

tainement sincères, doivent être faciles ou difficiles à entraîner du côté de la révolution. Il se rendra mieux compte aussi, me semble-t-il, des raisons pour lesquelles l'énergie et la volonté se développent ici jusqu'à l'hypertrophie. Peut-être enfin l'incohérence des circonstances où ces pages me parvinrent, incohérence que j'ai reproduite, ce que j'avais le droit d'en reproduire, au risque de briser l'unité apparente de ma propre analyse, donnera-t-elle une image assez exacte de ce que la vie Américaine a réellement de chaotique et de juxtaposé. On visite une exposition où des monstres d'avant le déluge sont éclairés à l'électricité. On assiste à des séances où l'exaltation religieuse alterne avec le charlatanisme. On voit jouer devant un public de barbares des pièces de Molière par des acteurs de génie, à deux pas d'un autre théâtre où se jouent des pièces de Shakespeare avec des acteurs Anglais. On se heurte pêle-mêle à des fermiers du Kansas et à des Parisiens. On gagne en Pullman-car des coins de nature célèbres par Chateaubriand, — et toutes ces impressions d'un ordre follement complexe finissent par se grouper autour d'une confession qu'un ancien volontaire d'un an, jadis garnisonné dans quelque petite ville de province Française, vous fait de ses aventures au fond d'une des vallées perdues des Montagnes Rocheuses!

---

*Confession d'un Cowboy.*

« Ma famille est originaire de Florence, d'où elle émigra vers 1270 en Dauphinois avec plusieurs autres familles Gibelines. Nous nous appelions alors Barberini, — sans que nous eussions jamais rien eu de commun avec les nobles Romains de ce nom. De Barberini nous devînmes Barberin, puis Barrin, je ne sais comment. Vers la fin du dix-septième siècle, un certain Raymond Barrin réunit une troupe de jeunes gens pour donner la chasse à quelques brigands qui infestaient le Comtois. « Il s'est battu comme un Condé, » dit-on partout. Cet héroïque sobriquet lui en est, nous en est resté. Est-ce d'avoir trop entendu parler de cet ancêtre dont je porte le prénom? Est-ce l'héritage d'une race inquiète et faite pour l'action? Toujours est-il que j'ai commencé, encore adolescent, à rêver d'aventures. Quand, au sortir du régiment, je me retrouvai dans la maison paternelle, ayant pour seule perspective de vieillir là, oisif et inutile, l'appréhension d'un pareil avenir me devint physiquement insupportable. J'aimais les miens pourtant, j'aimais la maison, j'aimais le Dauphiné, ses âpres montagnes, son ciel frais, ses paysages, son accent et surtout ce qu'il me représentait du passé. J'ai toujours été un homme d'autrefois, un dévot dans tous les sens que vous voudrez donner à ce terme. Vous auriez pu me voir,



la veille de mon départ pour les Etats-Unis, entrer au cimetière de mon village, m'agenouiller sur notre tombeau de famille et y ramasser des cailloux. Je les ai encore. Rien pourtant ne prévalut contre cet appétit d'action dont j'étais dévoré, et qui me jeta, si jeune, au delà des mers. Il faut ajouter que, royaliste par tradition et par conviction, de servir la République dans un emploi quelconque m'eût paru une félonie, que je n'avais aucune connaissance du commerce, que les capitaux me manquaient pour monter une industrie, et que rêver à une héritière répugnait à ma fierté. Que faire, sinon essayer du Nouveau-Monde vers lequel un étrange pressentiment m'avait toujours attiré? Bref, en novembre 188., je revenais de mon volontariat. En décembre, ma résolution était prise : j'irais chercher fortune en Amérique. En février, je m'embarquais à Liverpool avec un de mes amis d'enfance, un Anglais, l'Honorable Herbert V\*\*\*, que j'avais décidé à m'accompagner. Nous amenions quatre étalons : deux percherons, deux arabes, et, pour nous servir, mon brosseur du régiment. Nous allions créer un petit haras dans les *Black Hills*, les montagnes noires du Dakota. Nous nous étions mis en correspondance avec un *ranchman* de ce pays-là, nommé Johnson. L'appui de cet homme que les parents d'Herbert se trouvaient connaître, nos quatre chevaux et une traite de trente mille francs composaient notre mise de fonds. J'oubliais notre jeunesse et notre énergie. Beaucoup ont commencé plus malheureusement.

« Le paquebot que nous avions choisi, par économie, marchait à la vapeur et à la voile, en sorte que nous mîmes dix-sept jours à gagner New-York. La traversée fut assez rude, mais je ne souffre pas en mer. Comme j'avais à soigner d'une part mon camarade et mon brosseur, tous deux très malades, et de l'autre mes chevaux, je n'eus pas trop le loisir de me livrer aux mélancolies d'un début d'exil. La première impression déchirante d'expatriement me saisit dans le tumulte de la grande cité Américaine, parmi cette foule dont je ne comprenais pas la langue et que du premier coup j'éprouvai si rude, si hostile, si différente surtout. Nous étions descendus à Brooklyn, sur le conseil du capitaine du bateau, pour avoir de bonnes écuries près des gares. Nous passâmes quelques jours à visiter la ville qui me fit, avec ses maisons hâtivement bâties, les unes si hautes, les autres si basses, avec ses chemins de fer élevés et la fièvre de sa populace, l'effet d'une chose hagarde et monstrueuse. Pour comble de misère, notre auberge était un véritable repaire d'ivrognerie et de prostitution, où nous faillîmes laisser notre peau, dès cette semaine d'arrivée. Voici à la suite de quelle sottise aventure.

« Nous avons passé, Herbert et moi, nos quatre premiers soirs au théâtre. Le cinquième, résolu à nous coucher de bonne heure, nous descendîmes, pour fumer un peu après notre dîner, dans le bar de l'hôtel. Des filles s'y tenaient déjà et quelques hommes. Un d'entre eux, un grand diable de sou-



dard, au poil roux, à l'œil vairon, au muse de dogue, s'avisait de parler très haut à une de ces filles en nous regardant. Un gros rire suivit qui aurait suffi à m'énerver, quand bien même Herbert ne m'aurait pas, sur ma demande, traduit l'imbécile plaisanterie du personnage qui avait tout simplement dit à la créature :

— « Faites-vous donc emmener par ce Français. Ce doit être un..... Ils le sont tous... »

« Je vous passe le mot ordurier dont il s'était servi. Je me levai, en me débarrassant violemment d'Herbert qui voulait me retenir. Je marchai droit à l'homme, qui, me voyant venir, mais confiant dans sa force, se mit à me narguer d'un sourire où je vois encore briller une dent d'or qu'il avait là, sur le côté gauche. Je lui allongeai en plein dans le visage un coup de poing d'une force telle que le *claret* en coula, comme on dit en Amérique, c'est-à-dire que le sang lui inonda la figure. J'avais travaillé la boxe au régiment et j'étais très leste. J'eus la chance d'éviter sa riposte, — il était un peu ivre, — et de le frapper d'un second coup de poing dans l'estomac et d'un coup de pied dans la jambe qui le jetèrent par terre. Je m'attendais à une rixe, et je me reculais pour faire face aux autres, quand ils émirent, à ma stupeur, un murmure d'approbation. Cet étrange public applaudissait à mon talent de pugiliste. Ils emportèrent leur ami, mais le propriétaire de l'hôtel dit laconiquement à Herbert, le soir même :

— « Le *gentleman* fera bien de changer de

quartier. Jim Russel n'est pas homme à supporter cela sans se venger... »

« Quoique Herbert et moi n'eussions pas la peur très facile, l'idée de nous attarder au début de notre entreprise à des colletages de bouge nous parut si imbécile, que nous décidâmes, non pas de changer de quartier, comme nous le conseillait l'hôtelier, mais de partir. Dès le lendemain matin, nous montions, nous et nos chevaux, dans l'express continental des marchandises. Il nous fallut sept jours — une pleine semaine — pour gagner ainsi la ville de Sydney, en Nebraska, où nous avions notre rendez-vous avec Johnson. Il nous eût été facile d'expédier nos bêtes par cette voie, et de prendre nous-mêmes l'express des voyageurs. Mais notre première impression de la vie Américaine avait été si affreuse, que nous nous considérions comme en pays sauvage, et nous ne voulions ni nous séparer l'un de l'autre, ni perdre une minute de vue nos étalons. Nous fîmes donc le trajet dans la même voiture qu'eux. Ce moyen de locomotion était si dur que nous ne prêtâmes aucune attention au paysage des Etats que nous traversâmes ainsi. Je ne me rappelle rien de ce fantastique voyage à travers cette portion de l'immense continent, grande comme la moitié de l'Europe, sinon qu'à Chicago nous dûmes résister de force à quatre *tramps*, qui envahirent notre wagon pour se cacher derrière nos chevaux et « chiper un déplacement », c'est leur terme, *to steal a ride*. Ils ont l'habitude, ces chemineaux des Etats-Unis, de



franchir ainsi des distances incroyables, couchés sur le plancher d'une voiture de marchandises. Ils descendent à l'entrée des villes, — on n'est pas *tramp* sans être un peu gymnaste, — et ils remontent dans quelque autre train à la sortie, ayant, s'il se peut, joint à leur « vol de déplacement » quelque rapine plus productive. La plupart du temps ces malheureux sont inoffensifs. Mais, n'étant pas initiés au pittoresque du vagabondage Américain, nous prîmes ces loqueteux qui escaladaient des trains en marche pour de dangereux bandits. Je ris encore au souvenir de la dégringolade qu'ils exécutèrent sur le remblai de la voie, devant les six revolvers que nous braquâmes sur eux. Nous nous serions crus imprudents, si nous n'avions eu qu'une seule arme chacun.

« Johnson, prévenu par télégramme, nous attendait bien à la gare de Sydney, mais ce n'était là qu'une étape vers le but réel de notre voyage, Custer City, à deux cent cinquante milles plus loin. Il fallait faire ces milles à cheval, et les sept jours de wagon nous avaient tellement brisés que nous n'eûmes pas le courage de partir sur-le-champ. Sydney passait alors pour un des coupe-gorges les plus dangereux des Etats-Unis. Les cinq cents habitants de cette ville — véritable champignon de la voie ferrée qui eût disparu avec elle — passaient leur temps à soutenir de véritables batailles, à coups de fusils et de revolvers,

les uns contre les autres. Nous l'ignorions. Mais notre nouvelle expérience de Chicago avait achevé de nous rendre si défiants, que nous résolûmes de coucher sur la paille en travers de la porte de l'écurie où logeaient nos arabes. Les gens les avaient trop regardés quand on les avait amenés là. Bien nous prit d'avoir eu cette précaution. Vers minuit, et malgré ma lassitude, je fus réveillé par un bruit étrange. Je fis craquer une allumette, et je vis distinctement l'extrémité d'une scie en train de couper le bois autour de l'énorme serrure qui verrouillait la grange. J'enveloppai une de mes mains avec un mouchoir et j'empoignai l'extrémité de la scie en armant mon revolver de l'autre main et poussant le seul juron Anglais que je connusse. Vous devinez lequel. La scie resta immobile, et de l'autre côté de la porte résonna un bruit analogue au dé clic que je venais de produire avec mon arme. Je réveillai Herbert et mon domestique. Nos trois voix firent comprendre aux voleurs que nous étions en force. Nous entendîmes des pas s'éloigner. Nos chevaux étaient sauvés. Mais comment nous rendormir après cette nouvelle alerte? Notre anxiété fut si aiguë que nous prîmes le parti de quitter Sydney comme nous avions quitté Brooklyn, et non pas le lendemain matin, non pas dans une heure, mais tout de suite. Nous sellâmes nous-mêmes nos montures, nous tirâmes de la remise le chariot de Johnson, nous y chargeâmes notre bagage, nous attelâmes ses chevaux. C'est dans cet équipement que nous vîmes l'appeler de



la rue et le réveiller de son premier sommeil. Il avait joué au poker toute la nuit en buvant du whiskey. Ayant par bonheur gagné plusieurs centaines de dollars, il fut plus accommodant que nous ne l'espérions. D'ailleurs, il avait, comme beaucoup d'Américains, un sentiment d'hospitalité nationale. Il eut honte pour son pays du guet-apens que nous lui racontâmes. Il accepta de nous suivre, et avant l'aube nous étions en route.

« Cette chevauchée à travers la Prairie dura deux longues semaines. Je lui dus les premières impressions douces que j'eusse éprouvées depuis mon départ du Dauphiné. Cette portion du large territoire qui s'étend entre Sydney et les Montagnes Rocheuses n'était pas alors la contrée civilisée qu'elle est devenue. Aujourd'hui, plusieurs lignes de chemins de fer la sillonnent. Les fermes y abondent et les embryons de grandes ou de petites villes. A cette époque, la vaste Prairie du Nebraska ne présentait, à partir de Sydney, d'autre trace de vie humaine que le passage des *cowboys* en train de pousser quelque troupeau épars devant eux. Les *ranches* succédaient aux *ranches* sans qu'aucune route tracée allât de l'un à l'autre. Cette immense étendue déserte où cheminait notre cavalcade nous saisit, par une sorte de charme farouche dans lequel entraît pour beaucoup le sentiment de notre jeunesse et de l'avenir illimité. Cette solitude désolée nous exalta au lieu

de nous attrister comme avait fait le premier contact avec la foule étrangère. Nous ne sentions plus la fatigue, et nous buvions même avec gaieté les eaux abominablement alcalines que nous recueillions à même les ravinelements du sol, — les *creeks*, comme on dit là-bas, — pour arroser nos conserves. Cette exaltation grandit encore avec le voisinage des montagnes, lorsque nous commençâmes d'entrer dans les belles forêts de pins Douglas. Les premières fleurs du printemps pointaient dans les herbes. Partout les eaux vives et transparentes jaillissaient des fissures du quartz. Le ciel était bleu et léger sur nos têtes, et puis nous approchions de Custer City, de cette ville dont Johnson nous célébrait depuis notre départ les magnificences. Nous l'attendions, comme les Hébreux la Terre Promise. Bien des années ont passé depuis, de ces années d'âpre combat qui comptent double et triple. Aucune de leurs sensations n'a effacé celle qui m'étreignit par l'après-midi d'avril où le brave homme gravit au galop une colline, pour nous montrer avec orgueil ce terme de notre dur pèlerinage. Il arrêta son cheval, il nous fit signe d'arrêter aussi les nôtres. Il étendit le bras et il dit :

— « Voilà Custer City... *Here is Custer City!*... »

« Je regardai, le cœur battant d'espérance. Pourquoi aurais-je honte d'avouer cette minute de lâcheté, la seule que j'aie connue dans mon existence de la Prairie? Des larmes me jaillirent des



yeux subitement, qu'il me fut impossible de contenir, — larmes non plus d'espérance, mais de désespoir, larmes arrachées par le soudain écroulement de mon rêve et par l'atroce désillusion. Un misérable camp minier apparaissait de l'autre côté de la vallée, plus pauvre que le plus pauvre hameau des Alpes. Et c'était pour vivre là, parmi ces mesures, dans ce coin perdu du monde, pour y lutter, pour y mourir peut-être, que j'avais laissé à trois mille lieues derrière moi notre petit château du Dauphiné, avec sa tour en équerre et son donjon carré, et dans ce château, ma mère, mes sœurs, tout ce que j'aimais, tout ce qui m'aimait!...

« Je regardai Herbert et j'eus honte d'avoir, moi Français, donné ce spectacle de ma faiblesse à cet impassible Anglais, qui allumait sa courte pipe de bois avec le plus beau sang-froid, quoique je visse bien au tremblement de sa main que le choc était rude pour lui aussi. Je vous ai dit que j'avais toujours été un peu dévot. J'appelai à mon secours les forces profondes de mon âme. Je fis mentalement une prière d'actions de grâces à Dieu, pour m'avoir protégé depuis mon départ. Je lui demandai de me protéger encore. Je me mis entre ses mains comme un petit enfant... Mon cheval, *El Mahdi*, grattait le sol du pied en hennissant. C'était sa manière à lui de prononcer son *Here is Custer City*. Je ramassai les rênes, et serrant les genoux, je le lançai à fond de train sur la cité, en séchant mes larmes enfantines au vent de cette course folle.

« C'est ainsi, par un admirable coucher de soleil, au pied du mont Calamity Jane, que mourut le *tenderfoot* (1) Raymond, fraîchement débarqué d'Europe. Et à sa place naquit le cowboy Sheffield, — ainsi dénommé à cause de son visage en lame de couteau, celui qui écrit ces souvenirs.

« A quelque temps de là, un mois environ, j'étais tranquillement à déjeuner dans le bar de Miller, situé lui-même au milieu de la rue principale, — *Main Street*, — lorsqu'un mineur bien connu, le gros Browne, se prit de querelle avec un cowboy en rupture de ranch, Eddie Hutts. Tous les deux tirèrent leur revolver et firent feu au même moment. Browne tomba raide mort. La balle de son ennemi lui avait traversé la tête. Sa balle à lui manqua Hutts et m'arriva droit dans la mâchoire. Elle brisa l'os et s'arrêta près de l'artère. Miller, qui professait pour Browne une estime particulière, a souvent essayé de justifier son ami auprès de moi en m'affirmant que le malheureux avait bu ce matin-là quelques *corpse-revivers* de trop. Les Américains ont un joli lot de synonymes pour désigner les différents mélanges alcooliques dont ils s'empoisonnent avec délices : *a widow's smile*, — un sourire de veuve, — *a sweet recollection*, — un doux souvenir, — *an eye opener*, — un ouvreur d'yeux. Le plus énergique est celui

(1) *Tendre pied*, — et par conséquent novice. C'est un surnom donné aux gens inexpérimentés; on dit aussi d'eux qu'ils ont les *green hands*, les mains vertes.



qu'employait Miller, ce *réveilleur de cadavres*. Il avait quelque ironie dans la circonstance, puisque l'intempérance de cette brute de Browne faillit causer deux morts, la sienne et la mienne.

« Je m'étais levé en me sentant touché. Je n'eus pas la force de faire un pas. Il me sembla que tout tournait autour de moi, et je tombai, comme assommé. La connaissance me revint très vite, avec cette espèce d'attention lucide et inefficace qui est celle des rêves. J'étais par terre, et tout près du corps de Browne. En étendant le bras, je l'aurais touché. Une dizaine de visages, remués comme automatiquement par la mastication de la chique, me regardaient avec curiosité, sans que personne songeât à me secourir. Mon sang continuait de couler sur les dalles et je souffrais cruellement. Je demandai un prêtre, en Français, et personne ne me comprit. D'ailleurs le plus proche était à cent cinquante milles de là, et qu'avais-je besoin d'un prêtre pour mourir comme Browne? — Un homme de plus, un homme de moins, est-ce que cela compte dans la Prairie? — Voyant qu'aucun des spectateurs rassemblés autour de moi ne changeait même sa chique de joue, tant mon appel les laissait indifférents, j'eus l'idée de crier, de râler plutôt, les noms de Herbert et de Johnson. Un quart d'heure plus tard, mes amis arrivaient tous les deux, escortés d'un personnage de basse mine, en redingote, avec une barbe de dix jours, un chapeau à haute forme, roux et délavé, une cravate

blanche rayée de crasse. Mais des boutons de diamant brillaient aux boutonnières, d'ailleurs déchirées, de sa chemise. C'était le célèbre M. Briggs, le principal médecin de Black Hills, opérateur assez adroit, quoique jugé par les Américains eux-mêmes un peu trop friand du couteau, — *he is rather fond of the knife, you know*, — et généralement ivre à partir de dix heures du matin. Par bonheur, il en était neuf. J'eus tout le loisir de détailler le pittoresque délabrement de son costume, car, m'ayant fait étendre sur la table du billard, il commença de sonder la plaie, très légèrement, je dois en convenir, tandis que les gouttes du tabac qu'il mâchait me tombaient sur la figure.

— « Well, » conclut-il avec un flegme peu rassurant, « le gentleman l'a échappé belle. La balle a glissé près de l'artère qui bat dessus. Les os se remettent vite. Quant à la balle, s'il la garde, elle peut, à la longue, user l'artère, qui se rompra tout d'un coup. Alors il y aura épanchement interne et mort subite. S'il préfère que je l'enlève, je peux essayer, mais je ne répons de rien. C'est à lui de choisir... »

« Herbert me traduisit ce diagnostic.

« Je fis mentalement mon acte de contrition, et je dis qu'on enlevât la balle. Briggs avait renvoyé tout le monde, excepté Johnson et Herbert, pour sonder la plaie. Il appela par leur nom six des gens qui attendaient à la porte, et qui se rangèrent, indifférents et graves, autour de la table de billard.



— « Pourquoi? » demandai-je à Herbert qui continuait de faire l'interprète entre le docteur et moi.

— « Well, » répondit Briggs, « ces gentlemen sont des notables de la ville qui témoigneront qu'il n'y a pas de ma faute si la mort survient au cours de l'opération... »

« C'est sur ce mot que je m'endormis, dans l'arome douceâtre du chloroforme. Quand je me réveillai, j'avais une grande couture dans la gorge et je tenais la balle dans ma main. Les notables disparurent, enchantés d'avoir eu ce petit *excitement* pour leur matinée. Le docteur reçut trois cents dollars. Un mois après, ma mâchoire était guérie. Mais je me suis senti pendant des semaines d'avoir perdu tant de sang. Quant à Briggs, m'ayant rencontré trois ans plus tard à Rapid City, lors d'une élection chaudement disputée, il m'entraîna sur sa plate-forme, il m'exhiba, moi et ma cicatrice, à quinze cents badauds et remporta une éclatante victoire sur son adversaire. J'étais, paraît-il, le seul de ses opérés qui eût jamais survécu!

.....

« Cet échantillon des mœurs alors régnantes à Custer City vous fera comprendre que ce séjour de paresse, d'ivrognerie et d'assassinat ne nous ait point retenus longtemps. D'ailleurs, nous y gagnions à peine notre vie, quoique nos étalons nous rapportassent quarante dollars par jument qu'on leur amenait. Mais les moindres objets de pre-

mière nécessité coûtaient horriblement cher, comme dans toutes ces villes voisines des placers. Par exemple, à Custer, on ne savait pas ce que c'était que de rendre ou de demander la monnaie d'un nickel. La pièce de cinq sous était l'unité de dépense. Vous ne soupçonnez pas les ravages que de pareilles misères font dans de petits budgets comme était le nôtre. Nous résolûmes donc de reprendre notre premier projet, et de nous choisir un *ranch*, de grands pâturages arrosés par de fraîches eaux vives, où nous pussions nous livrer à l'élevage. Nous eûmes la chance de trouver presque aussitôt l'endroit que nous cherchions, et nous appelâmes notre petit établissement *Fer de Lance*, parce qu'en creusant nous-mêmes les fondations de notre maison, nous découvrîmes en effet une pointe de fer, sans doute échappée, bien des années auparavant, à la flèche de quelque Indien. Avec des poutres à peine dégrossies, des planches mal rabotées et des chevilles en bois, — les clous manquaient dans le pays, — nous parvînmes à mettre debout une espèce de baraque pour nous, et, pour nos chevaux, une écurie. Ce travail ne nous prit pas moins de six mois, durant lesquels nous fûmes trop absorbés pour nous occuper du *ranch* lui-même. Additionnez maintenant : quinze jours de voyage, cinq à New-York, sept en chemin de fer, quinze dans la Prairie, font plus d'un mois. Un mois d'expectation, un mois de maladie, un mois de convalescence font trois mois. Ajoutez-y les six mois consacrés à notre bicoque. Il y avait



près d'un an que nous avions quitté, Herbert le Derbyshire, moi le Dauphiné. Durant cette année, j'avais failli mourir, nous avions entamé le capital commun, et notre seule acquisition était ce *log-house*, cetteasure, bâtie de nos propres mains ! Encore sa propriété ne nous était-elle garantie qu'à la condition de la défendre. Le ruisseau et le pâturage où nous campions avaient appartenu à un premier propriétaire, Bob, un voleur de chevaux bien connu, dénommé *Yorkey Bob*, à cause de sa ville d'origine. Ce scélérat avait perdu tous droits sur la propriété, puisqu'il s'en était allé. Ce n'était pas une raison pour qu'il n'essayât pas de rançonner les nouveaux occupants, et, de fait, étant retourné à Custer City, il dit très haut dans le *saloon* de Miller :

— « Je leur réglerai leur compte, à ces deux *tenderfoot* d'Européens. Je leur apprendrai à s'emparer de ma succession avant ma mort !... »

« Ce rassurant propos nous fut aussitôt rapporté par le docteur Briggs, qui ne nous prodiguait pas ses visites. Quand mon « sauveur », comme il s'appelait volontiers lui-même, nous eut donné cette soi-disant preuve de sa sympathie, Herbert et moi nous nous regardâmes. Nous lûmes dans les yeux l'un de l'autre une envie folle de monter à cheval immédiatement, et d'aller, nous les premiers, régler son compte à ce bravache de *saloon*. On en arrive vite, dans la Prairie, à cette conception du droit de légitime défense : attaquer d'abord, pour n'être pas attaqué. Fort heureusement nous ne

donnâmes pas cours à cet accès d'indignation préventive. Herbert eut la présence d'esprit d'imaginer une preuve qui devait nous prémunir à jamais contre les menaces de ce genre. Il était et il est encore un tireur de pistolet de beaucoup au-dessus de la moyenne. Il avisa un innocent pigeon qui roucoulait sur le toit de l'écurie, à cinquante pieds, et il l'abattit d'une balle de son revolver.

— « Vous pouvez raconter à Yorkey Bob ce que vous venez de voir, » dit-il à Briggs, « et ajoutez que, si jamais je le rencontre, où que ce soit, dans un bar, dans une rue, ou dans la Prairie, je lui en ferai tout autant... »

« Et il tourna le dos au digne docteur. Ce dernier resta une minute interloqué, puis cracha loin. C'est là, pour un Américain, le signe d'une impression profonde. J'ai toujours pensé que cette démarche avait pour but de proposer aux nouveaux propriétaires du ruisseau, au nom de l'ancien, un bon et solide traité d'alliance, — moyennant espèces sonnantes. En tout cas, si les deux brigands étaient complices, le coup de pistolet d'Herbert et son petit discours suffirent à décourager cette conjuration. Mais, deux mois durant, nous restâmes sur le qui-vive, couchant hors de notre maison toutes les nuits, de peur d'une surprise. Quant aux préoccupations du jour, nous n'aurions pas pu les augmenter. L'époque était si troublée que deux cavaliers ne s'apercevaient pas sur la Prairie, à cinq milles de distance, sans galoper, l'un sur la gauche, l'autre sur la droite. Etrange



désert que l'homme cherchait à rendre plus désert encore, et où il ne redoutait rien plus que son semblable ! C'était le temps où la malle de Deadwood était mensuellement dévalisée, le temps où la voiture du receveur de Lead City, malgré ses six gardes à cheval, était arrêtée, et les cent cinquante mille dollars qu'elle transportait — sept cent cinquante mille francs en lingots d'or — dispersés aux quatre coins du Dakota et du Wyoming. Un flot d'aventuriers se précipitait sur Deadwood où un nouveau filon d'or venait d'être découvert, l'écume de tout pays et de toute race. La vie humaine, dont les Yankees aiment à dire qu'elle est à très bon marché parmi eux, — *very cheap*, — était réellement à si bon marché, qu'habiter les Black Hills, c'était faire campagne tous les jours, à toutes les heures. On se fait vite à des conditions en apparence extraordinaires. Il est étonnant comme on s'habitue à l'idée de la mort violente. C'est l'autre mort, celle par maladie, à laquelle l'imagination n'arrive jamais à s'accoutumer, — du moins la mienne.

« Yorkey Bob, lui, pensait sans doute autrement sur ce sujet, car il eut grand soin, après la preuve d'adresse donnée par Herbert, d'éviter les deux *tenderfoot* d'Europe. Il était écrit qu'il serait tué, mais autrement. Il vola de nouveau tant de bêtes dans les environs de Custer City, et près de nous, que les *cowboys* décidèrent de débarrasser la ville d'un si dangereux coquin. Un soir qu'il buvait tranquillement dans le bar de Miller, un traître

lui jeta son lasso par derrière, tira vivement et passa le bout de la corde à un cavalier qui attendait devant la porte. Ce dernier partit ventre à terre. Bob fut étouffé en quelques secondes. Il avait eu l'instinct et la force de saisir son revolver gauche (lui aussi en portait un de chaque côté), et malgré les effroyables secousses de cette course affolée à travers la plaine, ses doigts n'avaient pas lâché son arme. Il fallut les briser pour la lui arracher. Le hasard voulut que nous assistâmes à cette mort de notre ennemi. Je ne puis mieux vous expliquer la métamorphose accomplie en nous par cette terrible première année qu'en vous disant que cette exécution sommaire nous laissa indifférents. Bob ne fut regretté que par une seule personne, une femme-bandit, qui tenait un hôtel à Custer et dont il était l'amant. Cette créature était d'une adresse à la carabine bien autrement remarquable que celle d'Herbert. Je l'ai vue, non pas une fois, mais dix, percer une gourde à cent mètres en envoyant sa balle par le trou déjà préparé pour le bouchon, sans effleurer seulement le rebord. On remarquait dans chaque chambre de son hôtel l'inscription suivante, tracée par elle-même en énormes caractères rouges : « *Don't lie on the bed with your boots on. Don't spit on the blankets. Be a man...* — Ne vous couchez pas sur votre lit avec vos bottes. Ne crachez sur les draps. Soyez un homme... » Elle avait commis plusieurs meurtres, et, avec ses habits d'homme et ses éternelles imprécations, elle était la digne



compagne de Bob, qu'elle eût certainement vengé, si elle avait connu ses assassins. Mais les entreprises de ce genre s'exécutaient la face cachée par un masque ou par un mouchoir, comme je vous l'ai déjà dit à propos des arrêts de trains. — Vous pouvez d'ailleurs le constater par tous les faits divers de journaux. — Cette justice sommaire valait mieux que la justice légale, telle que nous la connûmes ensuite, avec ses magistrats et ses avocats. Ils nous coûtèrent beaucoup plus cher que des comités exécutifs du genre de celui qui nous avait débarrassés de Yorkey Bob, et, somme toute, cette justice officielle fut aussi beaucoup moins juste.

.....

« A la suite de cette nouvelle expérience, nous résolûmes de vivre de plus en plus sur notre *ranch*. N'allant plus dans les villes que par exception, et de loin en loin, nous finîmes par n'avoir d'autre société que celle des *cowboys*, des *grangers* et des *miners*. Tous les habitants de la Prairie se distribuent dans ces trois classes. Elles se ressemblent par une égale aversion pour la vie civilisée, par l'énergie de leurs entreprises et par l'habitude du péril. Leurs ambitions diffèrent au point de les rendre ennemies par moments. Elles ont chacune leurs héros, dont la légende va se répétant et se compliquant sans cesse. Buffalo Bill est celui des *cowboys*, Mackay celui des mineurs, Lincoln celui des *grangers* à cause de ses commencements. Elles forment l'avant-garde de l'Amérique,

entre la marée montante de l'immigration, d'une part, et de l'autre les derniers Peaux-Rouges. Elles la formaient plutôt, à l'époque toute récente, et pourtant lointaine, dont je parle. Car chaque année les Indiens reculent et disparaissent, les territoires vides se peuplent. Dans un quart de siècle, si je dure jusque-là, je verrai certainement se dresser d'immenses cités dans cette Prairie que j'ai connue si vaste et si libre.

« La limite des réserves Indiennes, — voilà aujourd'hui encore le domaine propre des grands *ranches*. Le *Home-Ranch*, avec ses maisons en bois et ses écuries en terre, s'élève près d'une source. Une vingtaine d'honnêtes bandits vivent là, sous l'autorité d'un chef, d'un *foreman*, le plus fort et le plus adroit d'entre eux, naturellement. Je ne dis pas le plus courageux. Ils le sont tous à un égal degré, sans quoi ils ne mériteraient pas d'être des *cowboys*. Cinquante mille chevaux, vaches ou bœufs, errent en liberté sur les pâturages de l'oncle Sam, que ces garçons passent l'année à compter, à marquer, et à expédier sur Chicago par chemin de fer. Ce n'est pas un travail commode que de conduire ainsi à travers la Prairie un troupeau de trois à quatre mille bêtes. Des cavaliers précèdent la marche, d'autres surveillent les flancs, d'autres ramassent les traînants. Il faut éviter les voies ferrées, où des paniques se produisent, irréparables. Revenant du Colorado, d'où je ramenais trois cent cinquante che-